

A close-up portrait of Étienne-Émile Baulieu, an elderly man with grey hair and a slight smile, looking directly at the camera. The background is a plain, light grey color.

ÉTIENNE-ÉMILE
BAULIEU
AVEC CAROLINE FOUREST

Libre
chercheur

Hormones, DHEA, RU486, Alzheimer...
Les réponses d'un grand savant français

Flammarion

Extrait de la publication

ÉTIENNE-ÉMILE BAULIEU

AVEC CAROLINE FOUREST

Libre chercheur

« Les hormones, la DHEA, le RU486, FKBP52 contre la maladie d'Alzheimer... Pour moi, faire de la recherche c'est trouver de nouvelles façons de soigner. Je m'accroche à un sujet quand j'ai le sentiment de pouvoir y apporter une solution. Et même si la grossesse ou le vieillissement ne sont pas des maladies, il me paraît important de donner à chacun les moyens de déterminer sa vie et sa santé. Je suis un médecin qui fait de la science. »

Étienne-Émile Baulieu, Docteur en médecine et Docteur ès sciences, ancien Interne des Hôpitaux de Paris et Chef de Clinique, a été Professeur de biochimie à l'Université Paris-Sud puis Professeur au Collège de France. Il a présidé l'Académie des Sciences de l'Institut de France, est membre de l'Académie de Médecine et il est un des rares membres étrangers de l'Académie des Sciences des États-Unis. Il a reçu de nombreuses récompenses parmi lesquelles le prix américain Lasker.

Caroline Fourest est rédactrice en chef de la revue féministe *ProChoix*. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages remarquables parmi lesquels *Frère Tariq* (2004), *La tentation obscurantiste* (2005), *La dernière utopie* (2005), *Libres de le dire* (2010), avec Taslima Nasreen, et, avec Fiammetta Venner, *Marine Le Pen* (2011).

Flammarion

Extrait de la publication

Libre chercheur

DU MÊME AUTEUR

BAULIEU É.-É.

Hormones : aspects fondamentaux et physio-pathologiques

Éditions Hermann, 1978, 549 p.

BAULIEU É.-É., SEGAL S. J.

The antiprogesterone steroid RU486 and Human Fertility Control

Éditions Plenum Press, 1985, 353 p.

BAULIEU É.-É., KELLY P. A.

Hormones : from molecules to diseases

Éditions Hermann, 1990, 697 p.

BAULIEU É.-É.

Génération pilule

Éditions Odile Jacob, 1990, 314 p.

BAULIEU É.-É.

The Abortion Pill

Éditions Simon & Schuster, 1991, 238 p.

Éditions Century, 1992, 238 p.

BAULIEU É.-É.

RU 486 Die Abtreibungs-pille

Éditions Springer Verlag, 1994, 159 p.

BAULIEU É.-É.

RU486 Nu Xin De Xuan Zhe, Mei Fu Ding De Li Shi

Éditions Da Kuai Wen Hua, Locus Publishing Company,
1998, 257 p.

BAULIEU É.-É., ROBEL P., SCHUMACHER M.

Neurosteroids : a new regulatory function in the nervous system

Éditions Humana Press, 1999, 378 p.

BAULIEU É.-É., HÉRITIER F., LÉRIDON H.

Contraception, contrainte ou liberté ?

Éditions Odile Jacob, 1999, 305 p.

BAULIEU É.-É.

Longévité, tous centenaires ?

Éditions Platyplus Press, 2003, 125 p.

Professeur Étienne-Émile Baulieu
Avec Caroline Fourest

Libre chercheur

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0364-5

*Début des années 70,
sur le pont de Calcutta qui mène à la gare.
La foule est dense et colorée, violente par son intensité.
Des dizaines de femmes tiennent d'une main
des enfants bruyants qui s'accrochent en grappes
et de l'autre elles mendient, supplient, implorent.
L'une s'avance droit sur moi et attire silencieusement
mon regard vers son bras,
replié, où gît un bébé mort.
La fatalité de l'extrême pauvreté, des grossesses subies,
des enfants miséreux, me saisit.
À cet instant, je me suis déterminé à agir
prioritairement pour que les femmes,
en plus de la contraception,
puissent décider de leur grossesse.
Dès lors, chaque fois que ma « boîte à outils »
scientifique peut servir à soulager les maux
de mon époque, je me sens revenu à cet instant
fondateur, à cette rencontre
sur le pont de Calcutta, qui a donné son sens
à ma vie de médecin qui fait de la science.*

Étienne-Émile BAULIEU

Étienne-Émile Baulieu m'a fait l'honneur de vouloir avec moi ce livre de conversations. Un échange autour de questions aussi essentielles que la vie et la mort, la reproduction et la maîtrise de son corps... Des limites qu'il tutoie dans sa traque, incessante, pour trouver... Non pas le Saint Graal, mais les codes d'une vie meilleure pour tous. Ce qui reste ambitieux.

L'équilibre du corps dépend de cette fameuse DHEA qu'il a su identifier. Son indépendance, notamment vis-à-vis des grossesses non désirées doit beaucoup à la pilule contraceptive qu'il a aidé à rendre légale en France, et à la pilule abortive qu'il a inventée. Il cherche encore pour repousser les dégâts de l'âge sur nos cerveaux dus aux démences séniles comme la maladie d'Alzheimer. Qu'y a-t-il de plus urgent dans une société qui vieillit à vue d'œil ? Il ne lui manque que l'argent et du temps pour repousser ces frontières.

Car Étienne-Émile Baulieu combat le pire ennemi des êtres libres aspirant à être heureux : la fatalité. C'est ce qui m'a passionnée dans nos échanges :

suivre les traces d'une vie résolument optimiste et profondément libre de chercher, et surtout de trouver. Pour le bien de tous. Avec une obstination, un esprit de liberté et de responsabilité à la source de ses découvertes.

Tout au long de nos entretiens, il s'est laissé troubler par mes questions, parfois étranges pour un homme de science. Avec la patience du médecin, ouvert aux autres et à ce qu'il peut faire pour eux. La richesse de sa vie nous donne aussi des réponses. Pour comprendre les ressorts d'une quête hors du commun et au service de tous.

Caroline FOUREST

Chapitre 1

Un chercheur engagé

Caroline Fourest : Quand j'ai entendu parler de vous pour la première fois, votre nom était associé à tout ce que les féministes vous doivent – et les femmes en général...

Étienne-Émile Baulieu : Quand vous dites « les féministes », c'est beaucoup d'honneur. Je dirais plutôt « des féministes ».

C. F. : En tout cas, votre nom n'est pas uniquement associé à la science. Vous êtes une forme de héros contemporain, pour avoir fait avancer les droits des femmes grâce à la science et, ce qui est peut-être encore plus valorisant à mes yeux, l'un des ennemis publics de l'extrême droite catholique antiféministe. Grâce à vos travaux, qui ont bousculé la frontière entre « Nature » et « Culture ». Quand vous avez commencé la recherche, vous pensiez que vous iriez jusqu'à repousser des frontières pareilles ?

É.-É. B. : Certainement pas en croyant que je pourrais contribuer concrètement à une telle ambition.

J'avais d'abord envie d'être un scientifique qui réussisse, j'allais dire de façon « ordinaire ». Ordinaire ne diminuant pas les autres (ni moi d'ailleurs), mais désignant ce que je trouvais être une carrière « normale » : on passe les concours, on monte en grade, on obtient un laboratoire dans un service hospitalier ou universitaire, on travaille beaucoup pour mieux comprendre et on fait des observations nouvelles, autrement dit des découvertes – plus ou moins importantes certes, mais qui par définition ajoutent à la connaissance du monde, ce qui est déjà un destin privilégié. Je ne désirais pas être un héros, comme vous dites, je ne le suis d'ailleurs pas. Je ne me suis même pas dit que je pourrais être un chercheur « qui trouve », *a fortiori* plusieurs fois dans des domaines importants pour la société de notre temps. Il se fait qu'aider les femmes à contrôler leur reproduction ou vouloir reculer quelques dégâts du vieillissement bouscule certains et ne me vaut pas que des approbations. Je n'ai pas arrêté pour autant. Je continue, et probablement même cela doit me plaire de faire des recherches dans les zones de turbulences. Là se passe, ou on sent qu'il doit se passer, du nouveau. La curiosité et le désir d'aider les autres sont pour moi deux puissants stimulants.

C. F. : Vous bousculez aussi parfois les normes scientifiques, en allant chercher en dehors des sentiers battus. Avec une imagination et une détermination qui expliquent sans doute que vous ayez trouvé plus en une vie que la plupart des chercheurs... On vous le reproche parfois ?

É.-É. B. : Quand je discute avec ceux qui travaillent avec moi, ils me disent quelquefois : « Vous allez trop vite, on n'a pas fait ci, donc on ne peut pas encore faire cela. »

C. F. : D'où vient ce goût pour la médecine et la science engagées ?

É.-É. B. : Je n'ai jamais essayé de l'analyser. Je ne m'intéresse pas beaucoup à ma petite personne de ce point de vue. Je ne pense pas que j'aie voulu régler un compte avec ceux qui, plus généralement, s'opposent à moi. D'ailleurs je n'en ai ni l'envie ni le besoin, et chacun a droit à son opinion. Je ne pense pas non plus que j'aie voulu montrer que j'étais « pour » les femmes... Je l'ai fait spontanément après « Calcutta ». On est tous les mêmes à cet égard, on fait tellement de choses sans vraiment repenser souvent au pourquoi, sans calculer.

C. F. : Cette liberté, celle d'aller chercher sur des sentiers que certains jugent controversés, n'est jamais « naturelle » ; elle vient toujours d'un tempérament et d'un parcours. Votre père, même si vous l'avez très peu connu, était lui-même un grand médecin...

É.-É. B. : Vous connaissez mes histoires de famille ?

C. F. : Un peu, mais vous pouvez me les raconter quand même !

É.-É. B. : Mon père s'appelait Léon Blum, comme le président du Conseil. Un Juif alsacien né sous l'occupation allemande, bien avant la guerre de 14. Il est mort quand j'avais 3 ans. D'après ce que j'en sais – je n'ai jamais entendu d'opinion différente –, c'était un homme remarquable à tous égards : très intelligent, très sérieux, ayant beaucoup pratiqué la science de l'époque et un grand médecin que ses patients idolâtraient pour sa bonté. Il avait étudié la chimie et passé un doctorat à Berlin. En médecine, il reçut ce qui doit être l'équivalent d'une agrégation.

C. F. : À l'époque, l'Alsace était toujours allemande ?

É.-É. B. : Oui. Il a même été médecin dans l'armée allemande au début de la guerre de 14, et il a reçu la Croix de fer, quasi automatiquement je suppose : de toute façon un médecin doit soigner. Il était francophile, et pourtant il parlait le français avec un accent allemand, et était même à l'aise en alsacien. Il s'était fait connaître comme néphrologue, autrement dit spécialiste des reins et de leurs maladies, et le fut une fois mobilisé dans l'armée allemande pendant la guerre de 14. Il faisait systématiquement prélever les émissions des officiers allemands qui venaient consulter. Ce n'est pas que médicalement important, vous allez voir.

C. F. : C'est grâce à cela qu'il a pu renseigner les Alliés ?

É.-É. B. : Exactement. Il travaillait comme agent de renseignement pour la France et les Alliés. Il avait eu l'idée, que je trouve formidable, de dire aux militaires allemands qui venaient le consulter : « Pour que je puisse vous suivre, vous devez m'envoyer chaque semaine un petit flacon d'urine. » Les tampons de la poste permettaient de suivre les déplacements de troupes. *Via* sa (première) femme, d'origine suisse, les renseignements parvenaient à l'Intelligence Service anglais.

C. F. : Il ne s'est jamais fait prendre ?

É.-É. B. : Il a été découvert en 1916. Il a dû passer du côté français. Il paraît que Pétain lui a remis la Légion d'honneur, sur le champ de bataille à Verdun.

C. F. : Qu'est-il devenu après la Grande Guerre ?

É.-É. B. : Sa première épouse, dont il n'avait pas eu d'enfant, est morte de la grippe espagnole. Après 1918, veuf, travaillant à reconstituer une faculté de médecine française et vivant à Strasbourg, il s'est lié de très près à l'une de ses sœurs, elle-même veuve mais habitant à Troyes. Une femme d'affaires très active dans le domaine du textile. Elle rendait fréquemment visite à son frère à Strasbourg car elle l'adorait. Mon père était l'aîné, l'homme « important » de la famille. Ma tante, très intelligente et très séduisante, était un peu « la femme » de mon père.

À cette époque, mon père allait régulièrement à Paris, surtout pour y soigner des patients parce qu'il avait une grande renommée.

C. F. : Il était donc reconnu dans son domaine.
Sur quoi travaillait-il ?

É.-É. B. : Il avait démontré que l'azotémie (taux élevé d'urée dans le sang) n'était pas forcément liée à un excès de sel, mais pouvait, à l'inverse, être déclenchée par un manque de chlorure de sodium... Cela dit, il a été beaucoup critiqué car son hypothèse semblait paradoxale. Ceux qui l'ont empêché d'entrer à l'Académie de médecine, dont il ne fut que « correspondant », feront son éloge à titre posthume, mais de son vivant ces attaques l'ont beaucoup touché. Comme s'il se sentait exclu de la communauté française.

C. F. : Les préjugés ont-ils pu jouer ? Un médecin juif, avec un fort accent allemand...

É.-É. B. : Possible, mais je crois surtout qu'il faisait des envieux. Ce n'est qu'après sa mort que des médecins chercheurs français ont reconnu son apport. Notamment une méthode pour évaluer la fonction rénale, mise au point avec son chef de laboratoire, Louis Ambart. Elle sera utilisée dans toute la France par la suite.

Il était également très connu comme diabétologue, notamment par les Américains de la Fondation Rockefeller. Ils l'avaient d'ailleurs choisi pour être l'un des premiers utilisateurs de l'insuline qui venait d'être découverte et, au cours des années 20, il est devenu l'homme du diabète en Europe. Extrêmement consulté internationalement, il se rendit en Égypte à l'appel du sultan, au moment de se

remarier, et il semble d'ailleurs que j'ai été conçu sur les bords du Nil...

C. F. : Comment a-t-il rencontré votre mère ?

É.-É. B. : Il est tombé amoureux d'elle à Paris, alors qu'elle n'était pas la candidate au mariage la plus typique pour l'époque ; elle avait déjà 30 ans, elle était avocate, agrégée d'anglais, jouait très bien du piano, et belle d'après les photos.

C. F. : Pour ces années-là, c'est un sacré modèle d'indépendance.

É.-É. B. : Oui. D'ailleurs, elle voyageait beaucoup et a fréquenté les « suffragettes » en Angleterre. Elle a travaillé au cabinet d'un ministre de l'Intérieur assez connu, qui s'appelait Bokanowski.

C. F. : Un radical socialiste ?

É.-É. B. : Je crois. Ma mère s'est arrachée à son travail pour vivre avec mon père à Strasbourg. Je crois qu'elle n'avait pas eu d'autre homme dans sa vie – peut-être un vague flirt avec un jeune contemporain parti à la guerre en 1914 et tué rapidement. Après la mort prématurée de mon père, il n'y a jamais eu un homme à la maison. Jamais.

C. F. : Elle avait renoncé à ses ambitions pour se marier ?

É.-É. B. : Peut-être. Je crois que si elle en a voulu à mon père, ce fut plus tard, après nous avoir élevés mes sœurs et moi. Mon père mourut après quatre ans de mariage, et Françoise, ma plus jeune sœur, n'était pas née. Ma mère décida de revenir à Paris pour nous y élever, à « l'Intérieur » comme on disait, et ainsi s'éloigner de la famille de mon père, je crois. Elle n'était pas très heureuse en Alsace, probablement parce qu'elle ne travaillait plus, et mon père étant souvent absent, elle avait fait venir sa propre mère à Strasbourg, à la maison. Ma grand-mère était une forte femme et bien entendu immédiatement en conflit avec la sœur de mon père...

C. F. : ... qui était la véritable compagne de votre père, en quelque sorte.

É.-É. B. : Exactement. La famille de mon père s'opposait à ce que ma mère parte à Paris pour nous y élever seule. Dans leur esprit, une femme ne suffisait pas pour bien s'occuper de mes deux sœurs et moi. Mais ma mère s'est battue. Elle n'a pas pris d'avocat, s'est défendue toute seule et a gagné son procès. Ce qui lui a permis d'emmener la marmaille à Paris, en 1933.

C. F. : Sa carrière d'avocate lui a servi à reprendre sa liberté. J'imagine qu'elle avait un prix...

É.-É. B. : Oh oui surtout qu'on lui a imposé un subrogé tuteur, M. Soutif, directeur à la Société générale alsacienne de banque (au reste bienveillant et compétent), qui était chargé de vérifier qu'elle

gérât correctement le budget familial. La pauvre, elle ne dépensait rien. Nous n'avons jamais eu de maison de campagne, ni pris de week-ends. L'été : montagne moyenne – « plus sain que la mer » –, et une semaine au bord d'un lac.

C. F. : Vous avez grandi dans une atmosphère particulière, le seul garçon d'une bande de femmes menée par une mère qui a renoncé à tout pour vous... Comment était votre mère, aigrie ou joyeuse ?

É.-É. B. : Ni l'un ni l'autre. Sûrement pas aigrie. Ma mère n'eut qu'une ambition : ses enfants avant tout, et au travail ! Elle croyait aussi qu'il était extrêmement important de bien manger. Elle a passé ses années de guerre à beaucoup se préoccuper que mes deux sœurs et moi mangions assez afin d'avoir une bonne santé, ce qui fut le cas d'ailleurs. Elle dépensait son argent comme cela. Pour le reste, ce n'était pas une femme caressante ; entièrement dévouée au bien de ses enfants, elle était plus cérébrale qu'affective. Pratiquement jamais d'amis à la maison, et elle ne voulait surtout pas que nous nous dispersions, sauf musique et sport. Il n'était pas question par exemple de s'arrêter pour boire un café à une terrasse, c'était « mal ».

C. F. : Pourquoi ?

É.-É. B. : Peut-être pensait-elle que c'était pire qu'inutile, puisqu'on ne travaille pas pendant ce temps-là. Dans le même ordre d'idée, il ne fallait pas se mettre ou même être mis en avant. De nombreuses

années plus tard, quand j'ai reçu la Légion d'honneur, après quelques difficultés du fait de mes opinions politiques, j'ai organisé une petite réception de dix personnes à la maison. Elle habitait sur le même palier. Elle trouvait que ce n'était « pas bien » du tout d'être décoré, et ne s'est décidée à rencontrer le Professeur qui me remettait la Croix qu'au dernier moment.

C. F. : L'héritage de la guerre ? Il faut être les meilleurs parce qu'on est juifs, mais il faut rester discrets quand même.

É.-É. B. : Quelque chose comme cela. Plus que discrets. D'une certaine façon, la Légion d'honneur était pour ma mère un signe qui démontrait une certaine « réussite » bourgeoise qu'elle n'appréciait pas. C'est peut-être une question d'éducation, mais oui, elle nous a peut-être infligé ce besoin d'être au top, mais de façon désintéressée et non ostentatoire. La question d'argent n'a jamais été importante... En toute sincérité, je crois n'avoir jamais eu comme objectif d'être riche. Certes, je ne me considère pas comme un pauvre ou un saint, et je ne vis pas dans de mauvaises conditions, mais cela me semble presque automatique si on travaille bien et suffisamment, et je n'en veux pas plus.

C. F. : Votre mère était-elle fière de votre parcours ?

É.-É. B. : Probablement. Mais elle n'en parlait pas, cela ne se disait pas. Quelque part, c'était « normal ».

N° d'édition : L.01ELKN000371.N001
Dépôt légal : avril 2013